

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 19

Artikel: Un mauvais roi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201113>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos de « milaine et elbeuf ».

Monsieur le rédacteur,

J'ai bonne envie d'ajouter quelques réflexions à l'article aussi judicieux que modéré du *Conteur*, intitulé : *Milaine et elbeuf*.

Comme M. Claudius, je trouve que le Progrès, qu'on invoque à tort et à travers, vous met parfois en présence de réalités attristantes. Et pas davantage que M. Claudius, je ne suis de ces esprits chagrins ou encroûtés qui vantent le bon vieux temps, pour avoir le droit de médire de l'époque actuelle.

Si l'industrie moderne jette sur le marché des amoncellements de choses solides ou éphémères, pratiques ou absurdes, à des prix qui étonnent même l'acheteur, bien fou serait celui-ci de ne pas profiter de ces occasions.

Que l'elbeuf ait fait fuir, tout honteuse, l'honnête milaine, et la solide grisette de la garde-robe de nos campagnards; que ceux-ci aient cessé de prendre le cordonnier et le tailleur à la journée, pour se fournir dans les magasins de la ville, d'habits d'une coupe plus élégante et de chaussures moins lourdes et moins frustes, je n'y vois aucun mal; c'est une conséquence du progrès, dans le bon sens du mot. Il y a longtemps que le campagnard des Etats-Unis nous a étonnés, nous autres Européens, par la correction d'une mise restée simple cependant, et même par la propreté de ses habitudes personnelles; autant d'indices certains d'un esprit cultivé, ami du Beau comme du Bon! Si donc nos braves cultivateurs vaudois tendent à imiter, de loin, un peu, je le veux bien, les Américains, qui n'applaudiraient pas à ce progrès-là?

Et pourtant, je veux tancer, comme il le mérite, Monsieur le Progrès, parce que, sous le couvert du mot *la mode*, il nous a fait perdre de vue, puis abandonner tout à fait cette chose si respectable, si charmante, si patriotique, non seulement le costume national, mais encore ces coupes, ces étoffes de convention qui indiquaient les classes sociales et leurs occupations.

On déplore maintenant que toutes les grandes villes tendent à se ressembler, en perdant ce qui en faisait leur caractère respectif, qui parlait de leur passé, pour devenir des villes quelconques, avec des bâtiments quelconques, des places quelconques, des parcs quelconques.

Eh bien! quand le villageois sera devenu un monsieur quelconque, quand la jeune villageoise sera une imitation souvent ridicule de la dernière mode, ils auront tué le charme du village, tué même la grâce du naturel, qui consistait dans l'harmonie du vêtement avec le genre de travail. Ah! qui nous rendra le pittoresque et la grâce rustique de la jupe courte, du corsage aux manches bouffantes en forte toile, du chapeau de paille aux larges bords, orné d'un modeste passé de velours noir.

Tandis que Berne-campagne reste encore fidèle au charmant costume national, Montreux ne sait plus s'honorer de la livrée de la vigneronne, avec sa robe couleur pampre, son corsage noir, aux manches bouffantes, et le coquet chapeau à cheminée posé crânement de côté. Les objurgations pressantes de M. Cérésolé n'y ont rien fait; le costume de Lavaux se cache au fond des coffres pour n'en sortir que dans les occasions théâtrales.

Si cela ose s'appeler le progrès, j'avoue que je voudrais bien enraye ce progrès-là.

Pour être juste, donnons, cependant, un éloge senti à ces braves *Ormonantes* ou *Ormonanches* qui portent encore fièrement le bonnet rond au fond de soie, à la gracieuse auréole de large dentelle noire.

Le tort éternel de la mode, c'est d'être capricieuse. A vouloir la suivre de trop près dans ses évolutions, bien des citoyens voient leur

budget se tendre d'une façon alarmante. Sous ce rapport, la campagne emboîte le pas à la ville, en sorte que l'aimable simplicité rustique ne sera bientôt plus qu'un vain nom.

Alors quoi? Eh! bien, malgré les avantages du progrès, laissez-nous pourtant, à nous autres, les anciens, donner un souvenir ému à la milaine, à la robuste toile de ménage, sous lesquels battaient des cœurs simples et honnêtes, calmes et tranquilles, parce que le dur combat pour l'existence ne les agitaient pas.

Une Vaudoise.

L'oise d'Echallens.

Un de nos compatriotes, de retour du Brésil, où il avait passé plusieurs années, se fixa jadis dans le district d'Echallens.

Il reçut un jour la visite d'un voisin, à qui il fit voir toutes les curiosités qu'il avait rapportées des pays lointains.

Ce qui intéressa le plus le visiteur, ce fut un perroquet au plumage superbe et qui parlait comme un avocat.

— Aloo, à quoi est-ce que ça sert, ces beaux oiseaux?...?

— Vous le voyez, c'est un oiseau d'agrément.

— Ah! ouai... c'est ça... comme les rossignots et les paons chez nous?... Oh! bien, vous me direz ce que vous voudrez, ça ne vaut pas une belle oie.

— Mais votre oie ne parle pas, tandis que mon perroquet... Ecoutez donc: « Jacot,... Jacot,... fais un compliment à Monsieur. »

Et Jacot s'exécuta, au grand ébahissement du paysan.

— Tenez, demandez-lui quelque chose vous-même; il vous répondra.

— Vous croyez?... Jacot, qu'as-tu mangé pour ton diner?

Alors, à cette question et à la stupéfaction du visiteur et aussi de son maître, Jacot fit une réponse qui n'eut point effarouché un vieux grognard de la garde impériale.

Le paysan ne le prit pas tout à fait aussi bien, mais il n'osa manifester tout son sentiment. Il se contenta de confirmer son premier dire:

— Ouai!... Ouai!... c'est impayable... Mais, tout de même, ça ne vaut pas une oie... Si elle ne parle pas... elle pense tant plus.

C'est, dit-on, de ce plaisant incident qu'est resté le dicton: « Il (ou) elle est comme l'oise d'Echallens; elle ne parle pas, mais elle pense tant plus. » D.

Enseigne originale. — Les bizarreries des abréviations! On lit ceci sur une enseigne de la rue Curtat, à Lausanne:

A^{NE} SAVANT

MENUISIER - EBÉNISTE.

On orgoglião bin attrapà.

Se jamé quauquon a z'u èta motset, l'è bin on dzouvenò régent d'on eindrà que ne vu pas vo dere, po cein que porrà bin mè cordre mau. Laissi mè vâi m'ein rassoveni, se vo voliâi que vo la conteyo. Mâ n'allâ pas la dzappâ à cò que sâi, ca porrà bin ein oûre devesâ assebin et sarâi encora dein lo cas de sè dere: « Tè couâise pi lo tsin po onna bourtiâ de *Conteu* ». Ora, lài su, la vaicè:

Ci dzouvenò coo ètâi on boquet on fin bliagueu. Lâi seimbliâve que lè z'auto dzeins l'avant ètâ fé tot justo po que pouaissant vère guiéro l'ire mè que leu; l'ire quasû quemet lo barboutset que sè crâi oquie dè plie que la saletta, et portant la tchivra medze atant l'on que l'auto. Mâ failâi l'oûre quand tsantâve ào pridzo la demeindze: sè crayâ qu'ein avâi

min à lli et que tote lè dzeins de la perrotse peinsâvant que pouâve pidâ avoué monsu Troyon, vo sède clli qu'ètâi à Festiva et que desâi cllia galèza tsanson iò lai avâi:

C'est la voix de ma bonne amie!

Eh bin! sein la meinta que dio, mà clli craset de chantré, quand foncchounâve fasâi dâi bramaie qu'on arâi djurâ on caion que l'a lo rodzet, quand on lâi cope la tiuva po lo fère sagnî on bocon; àobin on pourro bougro que sè fâ rasâ à credit.

Onna demeindze lo menistère lâi avâi bailli lo chòmo 42 et noutron coo s'embreysu lo premi coupliet que sè dit:

Comme un cerf altéré brâme...

Sè met adan su clli mot « brâme » à bouaillâ et à cllinna la tita d'onna manière qu'onna pourra fenna que sè trovâve iquie sè met à plliora.

Lo régent qu'avâi vu stosse, cà guegnive d'on get, sè crâi que la fenna sangliottâve de dzouie d'oure tsanta asse bin et reimpougne, avoué dâi bramaie et dâi mene de la mètsance, l'auto coupliet:

Mais quel chagrin te dévore!

La fenna sè met à tchurlâ pllie fot et tot lo pridzo sè reverve po vère que lâi avâi. Mè lo chantre tsantâve, mè la villhe plliorâve: apri 'na bouaillâie de l'on, vegâi 'na dzeffâie de l'autra.

Apri lo pridzo lo régent sè traôve dè conte la villhe po sailli et lâi dit:

— Ma pourra fenna, ci chòmo vo z'a fé bin plliorâ: vo lâi trovâ rido galé!

— Ne m'ein devesâ pas, so repond la fenna. M'a falliu tia mon âno la senanna passâ. La pourra bite l'a z'u la rita trossaie pè on trà que lâi è tsesi dessus. Fasâi dâi bramaie à vo feindre lo tieu. Ne pu pas lâi peinsâ sein plliora et quand vo z'è oû tsantâ, ié cru recougnâtre sa voix.

MARC A LOUIS.

Physique expérimentale. — Au cours de physique:

Le professeur, s'adressant à un jeune homme d'aspect douloureusement mélancolique:

— Quel est l'isolateur par excellence.

— La misère, Monsieur.

Déception. — Un gros monsieur s'est endormi au café. Un joueur de billard prend sa craie et se met à écrire des chiffres sur le dos du dormeur. Ce dernier s'éveille et injurie le joueur.

— Comment! s'écrie le farceur avec un aplomb imperturbable, on ne peut donc plus compter sur vous!...

Un mauvais roi.

La Société vaudoise de protection des animaux a eu, jeudi, son assemblée générale. Cette œuvre progresse d'une façon constante. Nous nous réjouissons très sincèrement de ces progrès, car il est certain qu'en apprenant à aimer les bêtes et à les traiter en conséquence, les hommes acquerront peu à peu le sentiment qu'ils ont autant et de meilleures raisons encore de s'aimer entre eux. Nous voyons donc dans les sociétés protectrices des animaux un élément précieux d'amélioration sociale.

Et puisque nous parlons animaux, rappelons ces quelques considérations de Toussenet, dans son livre: *L'esprit des bêtes*.

* * *

« Les bêtes ralliées à l'homme se divisent en deux catégories. La première est celle des *auxiliaires*, c'est-à-dire des bêtes qui mettent

toutes leurs facultés animiques et corporelles au service de l'homme, comme le chien, l'éléphant, le cheval, le dromadaire, le faucon.

» La seconde est celle des *domestiques*, qui se contentent de vivre sous les lois de l'homme et de lui apporter le tribut de leur toison ou de leur chair, comme la chèvre, la brebis, la poule, etc.

» Le chiffre des espèces conquises ou ralliées, sur toute la surface du monde, est encore peu élevé. C'est tout au plus si depuis dix mille ans, et sur quelques dix mille bêtes à quatre pattes et à plumes, l'homme a su en amener une quarantaine à lui.

» Une vingtaine d'espèces environ dans chacun des deux règnes de la mammiférie et de la volatilité, voilà donc, disons-nous, le chiffre des conquêtes de l'homme. C'est triste.

» Je ne sache pas de condamnation plus sanglante de la phase sociale actuelle que la minuit de ce chiffre. L'impuissance du civilisé à rallier les bêtes est, en effet, la démonstration la plus géométrique du caractère subversif de la civilisation.

» Attendu que l'immense majorité des espèces animales a été créée pour aimer l'homme et le servir, et que l'ambition secrète de presque toutes est de se rallier à leur souverain légitime, bien que jusqu'à ce jour le chien ait été peut-être le seul à avoir le courage de son opinion.

» Je vois tous les jours jeter la pierre au zèbre pour son humeur farouche et insociable, pour son indomptabilité, son horreur invincible du travail répugnant. Mais je ne comprends pas ce reproche, et j'avoue même que je trouve parfaitement justifiées les répulsions de la noble bête et parfaitement sensés les motifs qui l'éloignent de traiter avec nous. Le zèbre est l'emblème du sauvage; il est donc naturel qu'il partage l'horreur du sauvage pour le travail d'esclave et qu'il se tatoue comme lui.

» Comment, voici un animal qui a reçu le jour dans le pays des Hottentots, des Namasquois ou des Amazoulous, les plus affreuses gens du monde; qui n'a eu sous les yeux, depuis qu'il a eu des yeux pour voir, que des scènes de carnage et d'anthropophagie propres à soulever le cœur; qui, transporté en Europe par un concours de circonstances douloureuses, y a été témoin des supplices barbares que le civilisé inflige aux malheureuses bêtes qui ont eu la sottise de se fier à lui... Et parce que cet animal ne s'éprend pas à première vue d'un ardent enthousiasme pour le civilisé et ses institutions; parce que l'exemple du sort fait à l'âne, son parent, n'a pas réussi à le séduire, l'espèce humaine s'étonne et traite de *stupidité* l'animal réfractaire.

» Pas si stupide que vous voulez bien le dire, ô civilisés, mes semblables; et, ici, le plus âne des deux n'est pas celui qu'on pense. Et au lieu de protester avec vous contre l'insociabilité du zèbre, c'est à lui que je m'unis pour protester de toutes mes forces contre le travail répugnant....»

Ingratitude. — Une bonne femme venait de perdre son mari.

— Après quarante ans de mariage, disait-elle éplorée, me laisser seule, toute seule ! quand nous commençons à nous entendre.

A quoi bon ! ou les Lausannois d'antan. — On a discuté longtemps, bien longtemps, la création d'un théâtre, à Lausanne. Chacun sait cela.

Un soir, c'était en 1868, à la sortie d'une séance, quelques conseillers communaux s'entretenaient de cette sempiternelle question.

— Mais, s'écria l'un des interlocuteurs,

pourquoi se faire tant de bile pour établir un théâtre à Lausanne, tandis qu'on en a de si bons à Paris !

Bonté divine. — Une dame très pieuse écrivait à une amie :

« Tu sais, ma chère, que mon fils vient de passer brillamment ses derniers examens. Le voilà avocat. Il a ouvert une étude et bien qu'il ne pratique que depuis quelques mois, il a déjà eu, *grâce à Dieu*, de nombreux procès. »

Cela rappelle les télégrammes que le roi de Prusse, Guillaume I^{er}, envoyait à sa femme, la reine Augusta, pendant la guerre contre la France, en 1870.

Voici, entre autres, le télégramme qu'il adressait après la bataille de Wissembourg :

« Sous les yeux de Fritz, nous avons gagné aujourd'hui une brillante mais sanglante victoire, en emportant Wissembourg et le Geisberg. L'ennemi est en fuite : 500 prisonniers. Un canon et le camp de l'ennemi sont entre nos mains. Le général Douai est mort. Mon régiment et le 58^e ont éprouvé de grandes pertes.

Dien soit loué pour notre premier glorieux fait d'armes ! Espérons qu'il nous continuera son assistance. »

Ne pas confondre avec le Dieu des petites gens ou de l'Evangile, dont la devise est : « Aimez-vous les uns les autres ».

Aux maris infortunés.

Maris infortunés, qui voyez, sans raison, diminuer à votre égard la tendresse de vos épouses, une occasion unique vous est offerte de reconquérir à tout jamais cette affection si nécessaire à votre bonheur et à la tranquillité de votre foyer. Mais, hâtez-vous; dans un mois, la saison d'opéra sera terminée.

— Et ce moyen, quel est-il ? demandez-vous. Ecoutez ce que contait Pierre Véron à quelques amis :

« Alors que j'étais directeur de l'Opéra, je vis un jour entrer dans mon cabinet un homme d'une cinquantaine d'années, de belle taille et de bonne mine.

A peine entré, il se jeta à mes genoux. Je le forçai de se relever et lui indiquai un fauteuil.

— Monsieur, me dit-il d'une voix altérée par l'émotion, il est en votre pouvoir de sauver mon honneur et de me rendre le repos.

- Et comment ? lui demandai-je.
- En m'engageant à l'Opéra.
- Vous êtes ténor ?
- Non.
- Baryton ?
- Pas davantage.
- Basse-taille ?
- Je ne crois pas.
- Alors, vous êtes danseur ?
- De ma vie, je n'ai battu un entrechat.
- A quel titre voulez-vous donc que je vous engage ?
- En qualité de figurant, mais à une condition absolue...
- Cette condition absolue, quelle est-elle ?
- C'est que je tiendrai en chef et sans partage l'emploi des papes, des rois et des empereurs. Voici pourquoi. J'ai épousé une femme plus jeune que moi, et que j'adore comme aux premiers jours de notre mariage, bien que notre union date déjà d'une douzaine d'années. Depuis quelques mois, je m'aperçois que la tendresse de ma femme baisse sensiblement. J'ai l'intime conviction que si je me montrais à ses yeux, trois fois par semaine, vêtu de

pourpre et d'or, couvert d'armures étincelantes, le front ceint d'une tiare ou d'une couronne, mon prestige renaîtrait en même temps que son amour. Monsieur, je vous en supplie, engagez-moi. Mon bonheur est entre vos mains.

Tandis qu'il parlait, ajoute Véron, de grosses larmes coulaient sur son visage. Je me sentis gagné d'autant mieux qu'en ce moment nous répétions *La Juive* et nous avions justement besoin de sa taille et de sa prestance, de sa figure pour représenter le saint-père, qui figure dans la procession solennelle du premier acte.

— C'est entendu, Monsieur, lui dis-je, je vous engage et les emplois que vous désirez seront à vous, à vous seul.

Il se jeta de nouveau à mes genoux et couvrit de baisers les pans de ma redingote.

La semaine suivante, il débuta dans *Robert-le-Diable* où il repré senta le prince de Sicile, avec beaucoup de majesté. Il s'était fait une tête superbe : il était vraiment beau.

Le lendemain de ce début, je reçus, par la poste, le petit billet que voici :

« Soyez béni ! Elle était hier dans la salle ; elle m'a vu ; j'ai reconquis les trésors de sa tendresse. Je vous dois mon bonheur. »

Comme on le voit, le moyen est des plus simples. La commission de l'Opéra, nous en sommes certain, ne s'y refusera pas.

Allez, maris infortunés, frapper à sa porte. Votre bonheur est là. Les emplois d'empereurs, de rois, de princes, de papes, de ducs, d'évêques, de héros même, ne manquent pas... au théâtre.

OPÉRA. — Cette semaine, nous avons eu, mardi, *Carmen* et hier, *Griselidis*. L'interprétation de Carmen, au point de vue général, n'a pas été aussi bonne qu'on pouvait l'espérer. Cet opéra, il est vrai, a été donné tant de fois sur notre scène et par tant d'artistes divers, d'entre lesquels de très distingués, que des comparaisons sont inévitables. De là, une légère déception pour plusieurs personnes. Et pourtant les principaux rôles étaient tenus par nos artistes de façon à satisfaire tout autres spectateurs que des Lausannois, très exigeants, parce que très gâtés.

Pour *Griselidis*, l'affiche annonçait : « soirée de gala ». C'en était une en effet. Nous ne pouvons malheureusement en dire plus pour aujourd'hui ; le *Conteur* est sous presse.

Nous recommandons aux personnes qui désirent assister aux représentations d'opéra de ne pas attendre au dernier moment pour prendre leurs billets ; ceux-ci sont chaque fois enlevés en quelques heures.

La bonne mesure. — Vous pensiez, sans doute, qu'après la dernière représentation d'opéra, le théâtre allait fermer ses portes jusqu'en automne, comme chaque année. Détrompez-vous. Quand l'opéra sera terminé, M. Sentein et Mlle Chambellan, deux artistes bien connus et très aimés des Lausannois, rallumeront les feux de la rampe pour une série de concerts. Nous aurons la faveur d'entendre plusieurs fragments d'opéras, choisis parmi ceux où ces deux artistes excellent et auxquels ils doivent leurs meilleurs succès. Que l'on dise à présent que nos amateurs de musique n'en ont pas à souhait.

KURSAAL. — C'est, ces jours, à Bel-Air, spectacle exceptionnel. Mme Mina Duse, la *Frigoli moderne*, puis huit attractions, plus attrayantes les unes que les autres. Aussi, comme au théâtre, est-il bon de ne pas se présenter au guichet à la dernière heure. — « Tous nos regrets, vous dirait-on, mais il n'y a plus une place. Fauteuils, loges, parterres, balcons, couloirs même, tout est occupé. »

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.